

PRÉFACE

Philippe Ariès, une histoire des sensibilités

Il y a quarante ans disparaissait Philippe Ariès. Né à Blois en 1914, il meurt à Toulouse en février 1984 où il s'établit à la fin de sa vie après avoir longtemps vécu à Maisons-Laffitte. Il est enterré à Saint-Martin-le-Vieil, un joli village de l'Aude. Historien majeur du xx^e siècle, de notoriété internationale, il inspire alors au ministre de la Culture Jack Lang un communiqué qui résume la dimension existentielle de son œuvre d'historien : « Il interpellait les hommes au plus secret d'eux-mêmes sur la vie, l'amour, la mort, en réponse aux inquiétudes et aux espoirs de notre temps¹. »

De *l'Histoire des populations françaises* (1948), jusqu'à *L'Homme devant la mort* (1977), en passant par *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1960), Philippe Ariès scrute les attitudes de l'homme face à la vie et à la mort, dans une démarche nouvelle à la suite des Annales. Quelques jours après sa disparition, Arlette Farge et Michel Foucault lui rendent hommage dans un passionnant entretien intitulé « Le style de l'histoire », dans l'ancien quotidien socialiste *Le Matin de Paris*, rappelant sa capacité d'appréhender le réel de façon neuve, en dehors de tout dogmatisme. Ainsi Arlette Farge établit-elle un parallèle entre Michel Foucault et Philippe Ariès : « Vous avez eu quand même [dit-elle

à Michel Foucault], une démarche semblable en histoire, “iconoclaste”. L’apport d’Ariès, c’est celui du sensible, faire une histoire des sensibilités, c’était extrêmement subversif. Ariès s’opposait ainsi à un inconscient collectif et, en même temps, avec Robert Mandrou et après l’ouverture demandée par Lucien Febvre, il faisait découvrir tout ce qui relevait du quotidien². » Une piste de recherche qui devait le conduire avec Georges Duby à la magistrale *Histoire de la vie privée*, en cinq volumes.

Ce « regard nouveau » pour reprendre le titre de la préface de *Pages retrouvées* (Cerf, 2020), Philippe Ariès le doit largement au fait qu’il n’est pas un historien du sérail mais un « historien du dimanche » même s’il intègre finalement à la fin de sa carrière professionnelle l’École des hautes études en sciences sociales (EHESS), en 1978, grâce au soutien de Pierre Vidal-Naquet et de François Furet. Responsable d’un service de documentation au CIRAD, il est un spécialiste de l’information dans l’agriculture tropicale voyageant ainsi dès les années soixante aux États-Unis puis un expert européen participant à des travaux de la commission à Luxembourg. De même que les Trente Glorieuses nourrissent ses questions sur la démographie qui intéressent alors l’Institut national d’études démographiques (INED), ses travaux sur l’enfance influencent les acteurs sociaux et ses recherches sur la mort alimentent les débats sociétaux sur la fin de vie à l’instar de la loi Léonetti³.

Alors que la première partie de *Pages ressuscitées*, « sous-bassements », revient sur la généalogie d’une œuvre avec notamment un essai inédit sur l’écrivain Alfred de Musset, la deuxième partie, « pour comprendre le présent », réunit en majorité des entretiens qui, tout en revisitant

ses principaux thèmes, traduisent la vivacité d'esprit de ce débatteur passionné, invité star de l'émission télévisée *Apostrophes*, de Bernard Pivot, dès 1975, au point que Guillaume Cuchet, évoque « le phénomène Philippe Ariès⁴ ». Tous ces textes nous permettent de mesurer, tout à la fois le pionnier et l'iconoclaste ainsi que la modernité des interrogations de l'historien autour de « la connaissance de soi, l'intimité, le retrait en soi », pour reprendre les termes d'Arlette Farge.

SOUBASSEMENTS : GÉNÉALOGIE D'UNE ŒUVRE

Musset, déjà l'adolescence

Avant de devenir historien, P. Ariès est tenté par une carrière littéraire comme le révèle un essai inédit de 1938, sur *La Confession d'un enfant du siècle* d'Alfred de Musset, texte manuscrit de cent trente pages disponible dans les archives du fonds Philippe Ariès à l'Humathèque du campus Condorcet⁵. Alors étudiant en histoire, au moins jusqu'en 1936, date à laquelle il rédige à la Sorbonne son mémoire de diplôme d'études supérieures intitulé *Les commissaires-examineurs au Châtelet de Paris au xv^e siècle*, il échoue une première fois à l'agrégation en 1939 tout en enseignant dans un cours privé.

L'étude de P. Ariès sur Musset doit beaucoup aux conclusions de l'essai de jeunesse de Charles Maurras, *Les Amants de Venise* (1905), qui influence toute une génération littéraire comme le rappelle Antoine Compagnon, pour lequel le « Maurras critique », c'est-à-dire celui de

la jeunesse de l'écrivain, aurait été séduit par le romantisme⁶. Si Philippe Ariès, de manière assez factuelle, mène une enquête sur les détails des relations entre Alfred de Musset, George Sand et le docteur Pagello, il souhaite, au-delà, de l'histoire littéraire, montrer en quoi *Les Amants de Venise*, constitue « un document à la fois sincère et romancé, historique et spontané ». Ainsi, poursuit-il, en conclusion de son avertissement, son objectif de « révéler un état de sensibilité encore inconscient », lié à la confusion de ces deux passions parallèles que sont l'amour et l'amour-propre.

Via cet état de sensibilité encore inconscient, il interroge une forme de la jeunesse du XIX^e siècle sacralisée par le romantisme, ce mal du siècle qui recoupe la mélancolie et l'angoisse de l'adolescence liées à l'intensité de l'affectivité dans la famille nucléaire telle qu'il l'analyse plus tard dans *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1960). Ce choix précoce de sources littéraires, largement utilisées dans son *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie*, publié en 1948, permet à Philippe Ariès, de saisir une nouvelle réalité sociale quand la littérature devient un métier au XIX^e siècle avec l'exemple de Balzac campé en sociologue : « Or, l'apparition d'un métier nouveau décèle toujours une modification de l'état économique et social. »

Actualité de l'histoire

Les historiens subissent une forte pression sociale avec des demandes liées à l'émergence des mémoires, avec l'instrumentalisation de l'histoire dans le débat politique ou

encore avec l'irruption d'événements comme la guerre en Ukraine. Face à ce « présentisme » (François Hartog) envahissant qui est une véritable injonction pour l'historien de se positionner immédiatement sur tous les sujets, Philippe Ariès nous propose un « Panorama de l'histoire » pour prendre du recul. Il rédige cette réflexion sur l'actualité de l'histoire, en 1961, alors qu'il est lui-même engagé dans un combat antigaulliste pendant la guerre d'Algérie⁷. Il vient de publier, chez Plon, un an plus tôt, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, dans une collection qu'il dirige et dans laquelle il met le pied à l'étrier à Michel Foucault, en éditant *Folie et Dérision : histoire de la folie à l'âge classique*, alors refusé chez Gallimard. À la suite de Marc Bloch dans *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, et alors qu'il est lui-même confronté à l'histoire en marche, Philippe Ariès montre comment le vécu de l'historien peut enrichir le développement de la conscience historique. Comme une suite au *Temps de l'histoire* (1954), il retrace l'histoire de l'histoire. Alors que l'ancienne historiographie, selon lui, a pour idéal la reconstitution intégrale du passé, « la mission de l'historien est d'interroger le passé et de dégager du passé un aspect réel, mais correspondant à une mentalité qui appartient aussi au temps de l'historien ». Ainsi en dépassant l'histoire événementielle sclérosante, peut-on mettre à jour, dans la longue durée, des phénomènes collectifs obscurs, des mouvements secrets, ce qui fait dire à Philippe Ariès, que « notre expérience de chaque jour nous confronte avec les effets monumentaux de ces forces jadis passés inaperçus ».

Au-delà d'un panorama brillant, Philippe Ariès réaffirme son combat pour une histoire des mentalités dont il est un pionnier, livrant un plaidoyer pour une science

de l'homme au-dessus des disciplines : « Les disciplines apportent des formations particulières à l'étude de l'homme total, mais ne le découpent pas en branches spécialisées. » Dans son compte rendu de *Pages retrouvées*, le 10 mai 2020, dans la revue *En attendant Nadeau*, Richard Figuiet a été frappé par cette démarche de Philippe Ariès, « comme si la pratique des sciences sociales avait permis une distanciation par rapport à son milieu d'origine ».

Le caractère total de la civilisation technique

Alors que l'Europe se construit sur le plan institutionnel avec les débuts de la Communauté économique européenne (CEE), P. Ariès s'interroge sur les « Contradictions de l'Europe », en mai 1957, à l'occasion d'un numéro spécial de la revue *La Table Ronde* intitulé « connaissance de l'Europe vivante » avec des contributions de spécialistes comme Emmanuel Berl, André Varagnac, Alphonse Dupront, Bernard Voyenne, Charles Morazé, André Thérive, René Pomeau, Denis de Rougemont ou Alexandre Marc. En suivant sa méthode régressive, P. Ariès établit, dans un temps long, la généalogie de l'Europe, laquelle recoupe trois aires de civilisation (Méditerranéenne, Europe orientale, Atlantique) qui s'influencent mutuellement au fil de l'histoire. Comme dans les autres articles du chapitre « Regards sur les civilisations », il utilise la notion de civilisation, telle qu'il l'a caractérisée, dans *Pages retrouvées*, comme une science du particulier : « C'est en effet dans le détail le plus particulier, et non pas dans une moyenne trop loin de la

fraîcheur vivante, qu'apparaissent les caractères distinctifs d'une civilisation [...]⁸. »

Si l'ancienne « chrétienté » devenue le moderne « Occident » prend conscience de son appartenance à l'Europe vers le milieu du xvi^e siècle, pour autant, conclut Philippe Ariès, le concept européen a surtout « un sens savant, de géographie politique ou économique ». Car, finalement, si l'Europe aura peut-être une unité politique, économique, elle n'est pas une unité de civilisation : « Elle ne l'a jamais été dans le passé : si elle se trouve le plus souvent à l'origine des grands mouvements historiques, surtout depuis sa romanisation et sa christianisation, ceux-ci l'ont toujours aussitôt débordée : cette permanence de la transgression est aussi spécifique que la continuité des origines. »

En effet, selon Philippe Ariès, le concept de civilisation européenne recule, au milieu des années 1950, face à l'assaut des techniques, à l'origine d'un « mode nouveau de civilisation », celui des villes : « Cette civilisation technique a un caractère total jamais atteint, au moins aux époques historiques, et même depuis que l'homme a réussi à se dégager partiellement de la tyrannie des forces naturelles. » Ce caractère total jamais atteint se traduit par l'uniformisation du « genre de vie » : « C'est l'électricité, l'auto, le téléphone, la radio ; la culture, c'est l'ensemble de connaissances indispensables à la production, à la distribution, à l'entretien d'une organisation qui fonctionne comme une gigantesque machine. »

Enfin, Philippe Ariès qui a construit en tant qu'historien et éditeur un projet historiographique, associant civilisation et mentalités, comme réponse à cette uniformisation des techniques et à cette inflation de la technostucture, considère, toujours dans cet article de *La Table Ronde* de

1957, que l'importance acquise par les sciences humaines comme l'histoire, la sociologie, la géographie « contribue à fixer les survivances du passé et parfois à les régénérer », afin de freiner « la vague technicienne ».

POUR COMPRENDRE LE PRÉSENT

De l'ego histoire aux mentalités

Philippe Ariès a bâti une œuvre singulière dans laquelle il transfère sa culture politique de manière subtile via l'histoire des mentalités⁹ comme il l'exprime dans certains textes très personnels bien avant qu'il ne soit célébré, en 1980, dans *Un Historien du dimanche*, livre d'entretiens avec Michel Winock lequel joue un rôle majeur, aux Éditions du Seuil, dans la notoriété de l'historien à partir des années soixante-dix. Sa vocation d'historien est une question existentielle au point de rédiger, dès 1954, un essai d'historiographie, *Le Temps de l'histoire*, avec des chapitres autobiographiques sur son enfance et sa jeunesse, destinés initialement à se faire mieux connaître de sa future épouse Primerose à laquelle le livre est dédié. De ce point de vue, « Comment devient-on historien ? », est une lecture éclairante de son itinéraire intellectuel. Au début des années soixante-dix, le professeur Orest Ranum, invite l'historien à faire état de ses recherches sur la mort, à l'Université John Hopkins. Philippe Ariès revient plusieurs fois ensuite aux États-Unis, et dans le cas présent à Baltimore où il tient cette conférence devant l'Alliance française à la fin des années soixante-dix dans laquelle il confesse en préambule : « Aujourd'hui, je crois que c'est

parce que le passé est une dimension nécessaire à l'intelligence de moi-même, des miens, de ceux que j'aime et du temps où je vis. » L'histoire et la découverte des Annales l'ont aidé à prendre ses distances avec son héritage familial royaliste : « L'histoire des Annales, et c'est cela qui m'a frappé, jeune étudiant, a commencé par dépolitiser l'histoire. » Citant les maîtres à penser qui l'influencent alors comme Johan Huizinga, Émile Mâle, Mario Praz, Erwin Panofsky afin de s'approprier une nouvelle façon de faire de l'histoire, il écrit : « L'histoire – cette nouvelle histoire – m'a libéré de cette tension et m'a permis de retrouver librement mes origines. Elle m'a aidé à trouver un niveau non politique de compréhension de l'homme en société. » D'où le choix de la démographie pendant la Seconde Guerre mondiale à l'origine de *Histoire des populations françaises* (1948) matrice de tous les grands thèmes à venir – les attitudes devant la vie et la mort, la place de l'enfant dans la famille, la vie privée – dans cette œuvre foisonnante qui propose un véritable système explicatif de la modernité.

Ce « niveau non politique de compréhension de l'homme en société », c'est ce que Michel Foucault a appelé une « stylistique de l'existence », l'attention « aux gestes muets qui se perpétuent » comme il le rappelle à la mort de l'historien : « Philippe Ariès a été l'initiateur. Il tenait beaucoup à l'idée qu'entre un geste représenté dans le tableau le plus rare et toute la nappe des gestes quotidiens, il pouvait y avoir quelque chose de commun à lire. Ici et là il voyait une mise en forme de l'existence, de la conduite, du sentiment – un style d'être qui leur était commun¹⁰. »

Un modèle interprétatif de l'enfance

Alors que notre école connaît un déficit de mixité sociale bloquant l'ascenseur social et alimentant de nombreuses frustrations dans la société aussi bien chez les parents que chez les jeunes, l'analyse de la place de l'enfant dans la famille depuis l'Ancien Régime permet à l'historien de mesurer le poids de l'école dans la transformation de la famille. Publié à l'origine chez Plon, en 1960, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, traduit aux États-Unis, dès 1963, sous le titre *Centuries of Childhood : a social history of family Life*, puis réédité, au Seuil, en 1973, avec une nouvelle préface, est à l'origine d'un modèle interprétatif de l'enfance, toujours utilisé dans toutes les disciplines des sciences humaines¹¹. C'est en démographe que Philippe Ariès se demande pourquoi l'enfant devient rare au XIX^e siècle. Il montre ainsi comment la famille qui longtemps a une fonction économique dans laquelle le travail de l'enfant est vital pour son fonctionnement (que l'on retrouve dans la famille ouvrière du XIX^e siècle en Europe et qui perdure dans certains pays en développement) bascule vers la fonction affective qui l'accapare tout entier au nom de la réussite de l'enfant, comme il l'écrit dans « Le rôle nouveau de la mère et de l'enfant dans la famille moderne » (1969) : « La durée de la scolarisation a accentué toujours plus la dépendance de l'enfant à l'égard de sa famille. Les parents ont découvert qu'il leur incombait d'assurer l'entretien matériel, le dressage moral, et surtout l'avenir de leurs enfants [...]. »

C'est au nom de l'épanouissement de l'enfant, que des rituels éducatifs pesants se mettent en place dès l'Ancien Régime. Philippe Ariès décrit ainsi dans l'entretien « Les

Français savaient lire sous l’Ancien Régime » (1981) le processus de scolarisation avec la progression de l’alphabétisation, les premiers abécédaires, les jeux et les exercices physiques, la mixité, le rôle du préceptorat, l’origine de la distinction entre le primaire et le secondaire ainsi que la place des châtimts corporels. Ce souci nouveau d’éducation apparu au xvii^e siècle est, selon Philippe Ariès, à l’origine du sentiment moderne de la famille : « C’est avec la fréquentation des écoles et des collèges que cette notion s’affirme. Autrefois, dès l’âge de huit/neuf ans, l’enfant partageait la vie des adultes. À partir du moment où il a été envoyé au collège, il a été retiré du monde adulte. Cela ne s’est pas fait sans mal, car les enfants rechignaient. Dans certains collèges, on assiste à de véritables mutineries d’une violence impensable aujourd’hui. » Des auteurs comme le sociologue Ivan Illich dans son livre manifeste *Une société sans école* (1971) popularisent la thèse de Philippe Ariès en montrant que l’école, à l’origine du statut de l’enfance, n’a pas toujours eu le monopole de l’enseignement : « On ne saurait conserver plus longtemps cette séparation tranchée entre une société adulte et un milieu scolaire qui tourne la réalité en dérision¹². » De son côté, la philosophe américaine Susan Neiman, en appelle au « livre séminal » de Philippe Ariès pour nourrir sa réflexion sur le passage à l’âge adulte dans son essai intitulé *Grandir*, et sous-titré « Éloge de l’âge adulte à une époque qui nous infantilise » (2021).

Apprivoiser la fin de vie et la mort

Alors que notre société subit de plein fouet le retour de la mort avec le Covid et la guerre en Ukraine, Philippe Ariès s'interroge tout au long de son œuvre sur les différentes façons de mourir depuis le Moyen Âge ainsi que sur la privatisation de la mort. Le souvenir traumatisant de l'éruption volcanique de la montagne Pelée en 1902, transmis par la mémoire de la branche martiniquaise de sa famille dont il fait un récit émouvant, en 1981, dans un très beau texte intitulé « Saint-Pierre ou la douceur de vivre¹³ ? » puis la mort de son frère Jacques en 1945, déplacé de cimetièrre en cimetièrre, conduisent Philippe Ariès à explorer les attitudes devant la mort en utilisant tous les types de sources à sa disposition comme le rappelle le philosophe franco-américain George Steiner : « Philippe Ariès est attentif aux curiosités, aux atavismes, au jeu de l'imagination et de la terreur dans le comportement des hommes. Il entremêle poésie et statistiques, affaires judiciaires et contes populaires, métaphysique et publicités pour salons funéraires¹⁴. » Dans sa vaste fresque *L'Homme devant la mort* (1977), toujours disponible en poche au Seuil, l'historien des mentalités relie l'attitude devant la mort à la conscience de soi : « L'attitude ancienne où la mort est à la fois proche, familière, et diminuée, insensibilisée, s'oppose trop à la nôtre où elle fait si grand-peur que nous n'osons plus dire son nom¹⁵. »

Dans « Comment mourir » (1978), P. Ariès montre à quel point l'homme occidental s'est fait déposséder de sa propre mort de plus en plus médicalisée et de moins en moins ritualisée. De façon très concrète, la réflexion de Philippe

Ariès porte sur les questions de fin de vie : « Par amour pour le mourant, sa famille essaie de lui cacher son état et, inversement, le mourant fait semblant qu'il ne sait pas, afin que les choses se passent sans trop d'émotion. S'installe le mensonge. Le malade a démissionné. Il ne préside plus sa mort. » Selon Philippe Ariès la conséquence du refoulement de l'idée de la mort est celle de la relégation de la vieillesse : « L'attitude contemporaine face à la vieillesse est riche d'interprétations. D'abord, le vieillard, c'est quelqu'un qui va mourir : c'est très embêtant ! Ensuite, c'est peut-être qu'il est déjà mort. La société contemporaine fait mourir l'homme d'une mort sociale avant sa mort naturelle : à partir du moment où elle considère qu'il n'a plus de fonction économique, il n'est plus rien ; il est déjà mort. »

De nature religieuse vivant intensément sa foi mais très méfiant à l'égard du cléricisme et des institutions catholiques, Philippe Ariès qui s'est toujours refusé à nier la réalité du progrès technique s'interroge sur cette mutation anthropologique : « Cette médicalisation de la naissance est parallèle à la médicalisation de la mort. Le corps humain est devenu un objet de technique. C'est l'une des étapes de la colonisation de la nature par l'homme. Il a considéré son corps comme un objet de connaissance, comme un objet de manipulations technologiques. »

Enfin, l'entretien réalisé quelques jours avant la mort de Philippe Ariès, « La musique seule peut parler de la mort... » (1984), titre inspiré d'une phrase d'André Malraux, est d'autant plus fascinant que l'historien, lui-même confronté à un cancer, revient sur toutes ces questions alors qu'il a perdu son épouse Primerose qui l'a guidé dans ses recherches iconographiques rassemblées dans *Images de l'homme devant la mort* (1983) comme le

rappelle dans *Libération* Roger Chartier : « Les documents patiemment collectés par Philippe Ariès et celle à qui le livre est dédié, sont comme l'indice visible, la trace ou le symptôme de cette subjectivité partagée, tue et opaque, qui en chaque moment historique rend immédiatement compréhensibles les conduites et les figures de la fiction¹⁶.

GUILLAUME GROS